

FAITS FAUX FICTIONS

ÉPISTÉMOLOGIE VISUELLE DU VRAI ET DU FAUX

Séminaire 2020-2021

du groupe de recherche Cultures visuelles

Archives **Henri Poincaré**

Philosophie et **Recherches** sur les Sciences et sur les **Technologies**

AHP PREST | UMR 7117

Laboratoire **Architecture, Morphologie Urbaine et Projet**

AMUP | UR 7309

Laboratoire **Approches contemporaines**

de la **création** et de la **réflexion artistiques** | ACCRA | UR 3402

Université de Strasbourg

Faits, *fakes*, fictions

Épistémologie visuelle du vrai et du faux

Séminaire 2020-2021 du groupe de recherche Cultures visuelles
Sarah Calba, Vivien Philizot, Sophie Suma

ACCRA (UR 3402) | AMUP (UR 7309) | AHP PREST (UMR 7117)
LETHICA (Institut thématique interdisciplinaire
sur les rapports entre éthique, littérature et arts)

Master 1 | Faculté des Arts | 2020-2021 | S2

p.2	Présentation synthétique
P.2	Présentation détaillée
p.5	Axes d'études
p.6	Organisation
p.6	Planning synthétique
p.7	Planning détaillé
p.12	Bibliographie indicative

Présentation synthétique

Il s'agit d'étudier la manière dont les médias visuels peuvent être rapportés aux régimes des faits, des *fakes* ou des fictions, en interrogeant dans leur environnement conceptuel immédiat le vrai, le faux, la transparence, l'opacité, ou encore le fantasme et la spéculation. Les objets d'études sont empruntés aux champs de l'architecture, du design, de la création numérique, télévisuelle, cinématographique, mais aussi au domaine du journalisme et de la communication par les réseaux sociaux. Comment la médiatisation (mettre en image, organiser l'information, mais aussi faire une métaphore ou communiquer visuellement de bien des manières) contribue-t-elle à renforcer ou affaiblir un discours ? Comment les concepts de fait, de *fake* et de fiction sont-ils communément employés dans la construction visuelle des connaissances et des opinions ? Comment le vrai et le faux, comme catégories épistémiques se traduisent-ils dans des objets visuels ?

Présentation détaillée

Le premier janvier 2020, Netflix a lancé la version américaine de la téléréalité intitulée *The Circle*. Astreintes à résidence dans un même immeuble, douze personnes occupant chacune un appartement communiquent entre elles sans jamais se rencontrer via *Circle*, un système de réseau social interne à l'émission. Le premier *reality show* du genre *The Real World* (MTV, 1992-2017, soit 33 saisons), réunissait en général sept jeunes gens dans un immense appartement pour vivre ensemble des expériences professionnelles ou sociales. Depuis, une multitude d'émissions (*Big Brother*, *Loft Story*, *Terrace House*, etc.) ont pris comme principe de confiner des groupes d'individus dans des maisons ou des appartements pour y filmer leur quotidien, sous le nom désormais familier de « téléréalité ». Ces *storytellings* spatiaux mettent en scène de « vraies » personnes (la figure de l'acteur) dans de « faux » environnement (maisons, appartements / studios de télévision). Mais quel est le statut de ces vrai-faux espaces à la fois privés et publics ? D'ailleurs, où sont ces espaces qui n'existent pour nous, spectateurs, qu'à la télévision ? En brouillant les repères habituels qui nous permettent de situer un lieu de vie, la téléréalité a depuis longtemps pris ses distances avec les catégories rassurantes du vrai et du faux (Jost, 2005).

C'est un brouillage du même genre qui semble entourer l'authenticité de certaines œuvres d'art. Le 21 décembre 2019, la Cour d'appel de Paris a confirmé un jugement rendu en 2017 condamnant la société Jeff Koons LLC et le Centre Pompidou à verser 20 000 € de dommages et intérêts aux ayant droits du photographe Jean-François Bauret. La justice française a donc considéré par deux fois que Jeff Koons avait produit une « contrefaçon » en s'inspirant d'une carte postale photographique pour réaliser une sculpture en porcelaine à taille humaine¹. Malgré les raisons avancées par l'artiste et malgré les multiples différences for-

¹ L'œuvre de 1988, intitulée *Naked*, devait être exposée au Centre Pompidou à l'occasion de la rétrospective dédiée à Jeff Koons en 2014. Finalement, suite à des problèmes lors de son transport, seul son cartel sera exposé.

nelles entre les deux œuvres, les magistrats ont estimé que certains des signes utilisés par Jeff Koons – quelque chose comme « deux enfants nus se tenant debout l'un à côté de l'autre » – ne pouvaient pas être manipulés ainsi sans l'autorisation de leur auteur (ou de ses ayant droits). Voilà un fait divers² qui pourrait mettre à mal l'idée même de fiction, car sans cesse la fiction « s'inspire de faits réels », y compris d'autres fictions réalisées avant elle (Macé, 2006). Ainsi, comment distinguer simplement la réalité de la fiction, les choses réelles et les choses fabriquées ?

« C'est à la science de trancher », pourrait-on répondre. Un point peu médiatisé du projet de loi de programmation de la recherche peut être évoqué ici : le gouvernement prévoit la création d'un centre « Science et médias », sur le modèle des *Science Media Centres* (SMC) britanniques. Cet organisme serait destiné à « favoriser l'accès des citoyens à une information scientifique fiable, et accroître l'apport d'éclairages scientifiques dans les débats publics sur les grands sujets actuels »³. La proposition s'appuie sur l'idée, énoncée au début du projet, que la société française serait « traversée par des courants d'irrationalité et de doutes sur les progrès et les connaissances ». En délivrant des contenus scientifiques prêts à l'emploi, ce centre vise à peser dans la médiatisation des controverses tout en se présentant en garant des vérités scientifiques. Une telle proposition met cependant beaucoup d'empressement à régler des questions qui s'étendent bien au delà des laboratoires, comme celles des risques liés au déploiement de la 5G ou à l'usage de nanoparticules dans l'industrie alimentaire. Mais comment, sur des sujets aussi neufs, tracer définitivement une frontière entre les faits et les opinions ? Et pourquoi réserver à quelques uns le droit de tracer cette frontière ?

La télé réalité, l'affaire Jeff Koons, le projet d'une maison des sciences – ces différentes saynètes entremêlent le vrai et le faux en faisant intervenir des acteurs au statut souvent incertain : les espaces de la *real TV* ont-ils une existence en tant que lieux géographiques ? La sculpture de Koons est-elle une invention ou une copie ? Les faits que la maison des sciences aurait vocation à délivrer ne sont-ils pas eux-mêmes fabriqués ? Comme toutes les bonnes représentations, ces histoires tiennent leur puissance suggestive de notre irrépressible besoin de distinguer absolument les faits et les fictions (Chollet, 2004). Quoi qu'entre les deux, les *fakes* sont récemment venus ajouter une nuance supplémentaire à un jeu déjà compliqué. Ces trois notions se présentent finalement comme trois modalités incontournables du rapport que nous entretenons avec la vérité.

Communément employés pour qualifier ou disqualifier les images, les textes, et finalement toute forme de discours, les faits, les *fakes* et les fictions, sont des catégories qui semblent aller de soi. En sciences comme dans le domaine de l'information, les faits, durs et indiscutables, semblent exister indépendamment de l'observateur ; ils s'opposent aux fictions,

² Jeff Koons a également été condamné en France à verser des dommages et intérêts pour son œuvre *Fait d'hiver*, une sculpture qui reprend certains éléments d'une campagne publicitaire de la marque Naf Naf.

³ Rapport annexé au projet « Projet de loi n° 3234 de programmation de la recherche pour les années 2021 à 2030 et portant diverses dispositions relatives à la recherche et à l'enseignement supérieur », note 212.

souples et équivoques, habituellement associées à l'imaginaire, voire à la manipulation (Chomsky, 2002). Quant aux *fakes* (simulacres), ils empruntent à ces deux catégories qu'ils tendent à hybrider dans l'objectif de tromper intentionnellement. Si ces notions ont pris autant d'importance dans la discussion aujourd'hui, c'est parce qu'elles sont employées pour condamner, frapper d'anathème telle source d'information, ou à l'inverse en consacrer telle autre (Salmon, 2019).

Au-delà de leurs nuances, ces trois notions sont bien construites sur une même conception de la vérité, nous donnant ainsi l'impression de disposer d'un solide moyen de discriminer le vrai et le faux, la vérité et l'erreur. Or ces notions sont loin de rendre de tels services. Après tout, les faits, du latin *facere* (faire), sont eux-mêmes faits, fabriqués, et construits par les scientifiques comme par les journalistes (Latour, 1987). Et rien ne semble plus fragile que le concept, aussi ancien que l'idée d'espace public, de *fake news*, plus souvent employé comme un opérateur de clôture de la discussion (Lordon, 2016) que comme une catégorie stable susceptible de nous apprendre quelque chose.

Ces trois notions sont désormais associées à l'idée de « post-vérité », qui s'est récemment propagée en France au sein des sciences humaines en devenant un thème de recherche véritablement transdisciplinaire, nourri par les contributions de philosophes (Citton, 2017), de sociologues (Cervera-Marzal, 2019) ou d'anthropologues (Caisne, Courant, Lamotte, 2019). Des revues lui consacrent des numéros thématiques (*Esprit* 2018/12, « Fragiles vérités » ; *Monde commun* 2019/1 (N° 2), « Fake news, mensonges & vérités » ; *Études de communication* 2019/2 (n° 53), « Fake-News ! Pouvoirs et conflits autour de l'énonciation publique du « vrai »). Ces multiples invitations à interroger le rapport de l'information à la vérité semblent motivées par la présence accrue des controverses scientifiques au sein du débat public et le développement corollaire d'une obsession pour le *fact-checking* au sein des médias et des réseaux sociaux. On peut aussi les voir comme le prolongement d'un débat plus ancien portant sur la vérité et la méthode scientifique, dont le point d'orgue est à situer au milieu des années 1990, au moment de la « guerre des sciences » (Stengers, 1997).

Donc si l'expression « *fake news* » peut sembler n'être qu'une émanation récente du champ du journalisme et des médias, les catégories du vrai et du faux revêtent une dimension plus fondamentalement épistémologique. Nous aborderons ces questions en croisant cette perspective épistémologique avec une réflexion sur la forme, la matérialité, la médialité des objets. Car rien n'est moins assuré de répondre aux critères du vrai et du faux que ce que nous employons couramment pour cependant tenter d'établir ces mêmes critères : les médias. Nous pouvons entendre ici médias au sens large, comme tout ce qui médiatise, ce qui véhicule, transmet ou transporte (Mersch, 2018) : une parole, un texte, un discours, et plus largement une interface, un réseau social, le jeu d'un comédien, un texte, un film, un geste, etc. Dans ce vaste ensemble, nous resserrerons notre étude sur des objets propres à la culture

visuelle, ou du moins, qui entrent dans la construction des propriétés visuelles de notre environnement immédiat.

Dans le cadre de ce séminaire, nous examinerons la manière dont ces médias visuels peuvent être rapportés aux régimes des faits, des *fakes* ou des fictions, en interrogeant dans leur environnement conceptuel immédiat le vrai, le faux, la transparence, l'opacité, ou encore le fantasme et la spéculation. Nos objets d'études seront empruntés aux champs de l'architecture, du design, de la création numérique, télévisuelle, cinématographique, mais aussi au domaine du journalisme et de la communication par les réseaux sociaux. Comment la médiatisation (mettre en image, organiser l'information, mais aussi faire une métaphore ou communiquer visuellement de bien des manières) contribue-t-elle à renforcer ou affaiblir un discours ? Comment les concepts de fait, de *fake* et de fiction sont-ils communément employés dans la construction visuelle des connaissances et des opinions ? Comment le vrai et le faux, comme catégories épistémiques se traduisent-ils dans des objets visuels ? Ces questions liminaires sont un point de départ à ce séminaire, qui associera une série de conférences données par des invité·e·s et un atelier d'écriture d'articles scientifiques.

Axes d'études

1. Épistémologie. Le vrai, le faux et leur histoire

- Comment le vrai et le faux se sont-ils construits comme des catégories épistémiques fondamentales ?
- Quels rapports entretiennent les champs lexicaux du vrai (véridique, authentique, réel, concret, fidèle...) et du faux (erreur, contrefaçon, artificiel, pseudo, factice, fictif, *bullshit*...) ?
- Les images du scientifique au travail
- Partages et départs : le chercheur vs l'individu (ou les faits vs les valeurs). Mythe du scientifique et de la neutralité.

2. Dispositifs de dramatisation. Le *storytelling* et la mise en scène

- Comment le vrai et le faux se construisent à travers la matérialité des espaces, des objets et des signes graphiques ?
- Construction des faits, le récit de l'information, dramatisation et spectacularisation
- Mise en scène, fiction spatialisée
- Le jeu du comédien, entre vrai et faux

3. Intentions, finalités, stratégies. Usages du vrai et du faux

- Comment évaluer l'authenticité d'une production artistique ou intellectuelle ?
- Le canular comme stratégie de défense de la vérité
- Le *fake*, employé pour disqualifier un discours
- La vérité comme argument d'autorité

Organisation

Le séminaire est proposé au deuxième semestre de l'année aux étudiant-e-s de M1 de la Faculté des Arts. Dans la première moitié du semestre, les étudiant-e-s pourront bénéficier de l'apport de cinq interventions d'intervenant-e-s sous forme de conférences en lien avec la thématique. L'objectif étant que ces premiers contenus viennent enrichir la recherche des étudiant-e-s et ainsi leur permettre de produire à leur tour un article scientifique de 15 000 signes dans la deuxième partie du semestre, qui s'organisera en séances de présentations et de travail.

Planning synthétique

9 février	Sophie Suma, Sarah Calba, Vivien Philizot	Présentation générale
16 février	Cyrille Bodin	La zététique, ou lorsque la fiction du « vrai » sert à une instrumentalisation des sciences
2 mars	Manuel Cervera-Marzal	Faits et fictions à l'heure du populisme
9 mars	Mikaël Chambru	Une montagne de discorde : conflictualité et enjeux autour des usages sociaux du vrai et du faux dans les controverses publiques
16 mars	André Gunthert	Pompei, le présent de la catastrophe et les images de reconstitution
23 mars	Sarah Calba	L'imitation culturelle
30 mars	Vivien Philizot	L'image et ses régimes de véridiction
6 avril	Sophie Suma	<i>Fake vie et espaces factices. Des gated communities à la télé réalité</i>
13 avril	Sophie Suma, Sarah Calba, Vivien Philizot	Séance de travail avec les étudiants

Mardi 16 février : salle B219 - PEGE, 61 avenue de la Forêt-Noire

Cyrille Bodin

La zététique, ou lorsque la fiction du « vrai » sert à une instrumentalisation des sciences

Le mouvement dit « zététique » apparaît en France dans les années 80, créé par Henri Broch, physicien à l'Université de Nice. La zététique est présentée sous la forme d'une « méthode universelle » permettant supposément de distinguer « la Science » des « Pseudosciences ». Elle se tourne alors contre les « imposteurs », les « obscurantistes » et les « charlatans ».

Toutefois, les positions radicales du physicien, inspirées du scientisme positiviste, présentent de nombreuses limites méthodologiques, contradictions épistémologiques et dérives déontologiques. Aussi, si la zététique demeure contestée par les chercheurs scientifiques spécialisés, cette « méthode » n'en est pas moins aujourd'hui largement mobilisée par les acteurs de la communication publique engagés dans la lutte contre les « *fake news* », pour une « éducation aux médias » ou dans les controverses environnementales (journalistes, médiateurs de sciences, enseignants et instituteurs, institutions politiques, groupes d'intérêts industriels...).

Nous discuterons lors de cette présentation des fondements de la zététique tels que posés par Henri Broch, de ses développements et usages contemporains sur les réseaux socio-numériques, puis nous présenterons également les dérives que ce mouvement occasionne : pression exercée sur des chercheurs, interprétation des phénomènes culturels à partir des « lois naturelles », pratique du harcèlement en ligne, disqualification « au nom de la Science » de lanceurs d'alerte, justification de propos racistes ou islamophobes par l'exercice d'une « argumentation rationnelle »...

Nous entendons ainsi, en lien avec nos précédents travaux sur l'idéologie de la vulgarisation, montrer comment le récit zététique, présenté comme descriptif du monde dans son ensemble, y compris dans ses dimensions sociales et culturelles, fonctionne bien plutôt sous la forme d'un récit performatif, en construisant une « réalité » contre laquelle elle entend docement lutter.

Cyrille Bodin est docteur en Sciences de l'information et de la communication. Après avoir soutenu une thèse sur les usages politiques de l'idéologie de la vulgarisation par les médiations scientifiques institutionnalisées, notamment lors des controverses sanitaires et environnementales, il a travaillé sur le développement controversé des techniques de géothermie profonde en Alsace et à Strasbourg. Il mène aujourd'hui, à titre personnel, des travaux de long terme sur les formes du scientisme militant, sur l'instrumentalisation des sciences, ainsi que sur les dérives démocratiques et scientifiques qu'elles occasionnent. Cyrille Bodin est rattaché au Lisec – Université de Strasbourg.

Mardi 2 mars : salle B219 - PEGE, 61 avenue de la Forêt-Noire

Manuel Cervera-Marzal

Faits et fictions à l'heure du populisme

Le diagnostic est largement partagé : les sociétés occidentales contemporaines sont entrées dans un « moment populiste » qui se caractérise par la montée des extrêmes, le rejet des élites au nom d'un peuple fantasmatique, le primat des émotions sur la raison et des opinions sur les faits. Ma communication prend le contrepied d'un tel diagnostic ou, du moins, elle le questionne frontalement. J'attirerai en particulier l'attention sur deux points. Premièrement, au lieu de penser émotions/raison et opinions/faits comme des couples de contraire, on aurait peut-être intérêt à y voir des entités complémentaires. Deuxièmement, au lieu de concevoir le populisme comme une menace, on devrait peut-être se mettre à son écoute afin de redécouvrir l'importance des fictions, et même du mensonge, en politique.

Manuel Cervera-Marzal est post-doctorant en science politique au FNRS (Université de Liège). Après avoir mené des recherches sur les mouvements sociaux contemporains, il travaille désormais sur le populisme de gauche et les partis politiques qui s'en revendiquent. Il est l'auteur de plusieurs livres, dont : *Post-vérité. Pourquoi il faut s'en réjouir* (Bord de l'eau, 2019).

Mardi 9 mars : salle B317

Mikaël Chambru

Une montagne de discorde : conflictualité et enjeux autour des usages sociaux du vrai et du faux dans les controverses publiques

Cette intervention porte sur les usages sociaux du vrai et du faux dans les controverses publiques, sur leurs enjeux socio-politiques et sur les reconfigurations des rapports sciences-société. Le propos s'appuie sur une scène socio-environnementale singulière : le cas du problème public du loup dans les territoires de montagne, sa spatialité et sa temporalité, entre temps de constitution, de problématisation, de publicisation et de politisation. Attentif à la « rugosité des lieux » et aux humains qui les font vivre, le but est d'interroger à partir du « laboratoire montagnard » comment le vrai et le faux se construisent à travers la matérialité des espaces et des territoires, comment s'y déploie des jeux d'acteurs et comment ils sont mises en scène, comment se construit un récit conflictuel de l'information où la vérité est en permanence l'objet de lutte entre des acteurs sociaux cherchant à imposer leur définition du problème et leur solution.

Mikaël Chambru est maître de conférences à l'Université Grenoble Alpes et membre du LabEx ITTEM – Innovation et Transitions Territoriales en Montagne et Groupe de recherche sur les enjeux de la communication. Ses travaux de recherche portent sur la communication scientifique, les controverses publiques, les territoires de montagne et les enjeux sciences-société.

Mardi 16 mars : salle B215 - PEGE, 61 avenue de la Forêt-Noire

André Gunthert

Pompei, le présent de la catastrophe et les images de reconstitution

Entreprises au XVIII^e siècle, les fouilles de Pompéi font ressurgir le passé prestigieux de l'Antiquité. De cette confrontation naît l'archéologie moderne. Science de la reconstitution du passé, cette nouvelle branche du savoir produit un type particulier d'iconographie : les images de reconstitution. Entre fait et fiction, cette mise en scène d'une information lacunaire s'impose dans l'édition de vulgarisation comme un indispensable instrument de diffusion des connaissances. Dans une forme d'archéologie de la reconstitution, on tentera de déployer les implicites qui confèrent sa puissance à cette imagerie performative.

Né en 1961, André Gunthert est maître de conférences à l'EHESS, où il occupe la chaire d'histoire visuelle. Historien des cultures visuelles, il est spécialiste d'histoire de la photographie et de l'édition illustrée. Fondateur de la revue *Études photographiques* (1996-2017), animateur du Laboratoire d'histoire visuelle contemporaine (Lhivic, 2005-2016), il est notamment l'auteur de *L'Image partagée. La photographie numérique* (Textuel, 2015).

Mardi 23 mars : salle B215 - PEGE, 61 avenue de la Forêt-Noire

Sarah Calba

L'imitation culturelle

En quoi consiste l'imitation dans le domaine de la création artistique et intellectuelle ? Création et imitation ne seraient-elles pas antinomiques, à l'image de l'authentique et du factice, de l'original et de la copie, du vrai et du faux ? Si l'imitation a longtemps été considérée comme un acte positif cherchant à « prendre pour modèle » une personne, une œuvre ou toute autre forme de réalité, ses connotations actuelles semblent tout au contraire la rapprocher du manque d'inspiration, de l'illusion, de la supercherie, voire de l'acte délictueux.

De la récente condamnation en France de l'artiste Jeff Koons jusqu'à la publication de canulars académiques visant à dénoncer « l'apparente profondeur » de certains discours d'intellectuels jugés surmédiatisés, en passant par une réflexion au sujet du procès d'intention et de l'image (celle que renvoie une personne ou une œuvre par exemple), nous argumenterons que les experts, les ayant-droit et autres propriétaires exclusifs ne font que limiter le jeu des références culturelles, donc la création collective et l'expression singulière.

Sarah Calba travaille au sein du laboratoire fictif Hyperthèses et en tant que chercheuse associée aux Archives Henri Poincaré. Sa discipline – l'éristique ou l'art de la dispute – lui permet de confronter les discours d'auteurs dont les sujets, objets et méthodes de recherche les maintiennent habituellement à distance. Ainsi, c'est par l'analyse critique de productions culturelles variées (dites scientifiques, philosophiques, politiques, artistiques, etc., universitaires ou non), par leur mise en scène et en dialogue qu'elle entend interroger les manières de faire et de penser habituelles jugées problématiques afin d'y apporter une réponse singulière visant leur transformation. Et ce avec la volonté de susciter en retour la critique.

Mardi 30 mars : salle B219 - PEGE, 61 avenue de la Forêt-Noire

Vivien Philizot

L'image et ses régimes de vérité

Les images ne sont que de petites parties d'ensembles bien plus vastes que l'on appelle notre environnement, notre société, notre monde, qui sont largement traversés par des signes graphiques et autres objets visuels de toutes sortes. Ces objets visuels ont de véritables fonctions – scientifique, légale, politique, esthétique – qui les rendent indispensables au quotidien.

Les travaux les plus récents sur les images et les médias sont partis de ce constat pour mettre en évidence leur agentivité, leurs rôles et leurs effets au sein de la vie sociale. Mais cette manière pragmatique de voir les images a-t-elle des effets sur les valeurs de vérité dont nous pouvons les créditer ? Qu'est-ce que peut bien signifier le fait qu'une image soit « vraie » ou « fausse » ? Peut-on imaginer que d'une situation à une autre, le mode de vérité d'une image puisse changer ?

Que l'on tourne notre regard vers les arts, vers les sciences, ou vers les religions, les images ont toujours été prises et enrôlées dans des dispositifs qui impliquaient de répondre à cette question par la négative : l'image, ou, dans un sens plus large, la représentation, serait une « correspondance » entre le monde et le langage. Sa valeur de vérité tiendrait toute entière dans cette adéquation. En partant de cas d'études, nous verrons comment décrire différemment ce qui se passe dans les images, ou ce qui « passe » par les images.

Vivien Philizot est maître de conférences en arts visuels et design à la Faculté des Arts de l'Université de Strasbourg. Il a enseigné dans le département Didactique visuelle de la Haute école des arts du Rhin de Strasbourg, et à la Haute école d'art et de design de Genève. Il a travaillé pendant plusieurs années au sein de l'agence de communication visuelle Poste 4. Ses enseignements et activités de recherche se situent au croisement des champs de la communication graphique, des études visuelles, et de l'épistémologie. Ses travaux récents portent sur les relations entre graphisme, image et science. Il vient de publier *Technique et design graphique*, un ouvrage collectif sur les outils, médias et savoirs dans le champ du design graphique, aux éditions B42.

Mardi 6 avril : salle B215 - PEGE, 61 avenue de la Forêt-Noire

Sophie Suma

Fake vie et espaces factices Des gated communities à la télé réalité

Qu'ont en commun les lotissements des séries *Safe* (Netflix, 2018), *Weeds* (Showtime, 2005-2012), *The Neighbors* (abc, 2012-2014) ou *Desperate Housewife* (abc, 2004-2012), ou en encore les villes américaines à gouvernances privées de *Celebration* (FL), *Sun City* (AR), *Seaside* (FL), et les sites imaginaires de *Tomorrowland* (Walt Disney Corporation), *Arroyo Blanco* (The Tortilla Curtain, T.C. Boyle, 1995) et *Stepford* (The Stepford Wives, 1974), ou encore les espaces clos des télé réalités *Loft Story* (M6, 2001-2002), *Big Brother US* (CBS, 2000-2020) et *The Circle* (Netflix, 2020) ? Quels problèmes posent ces objets spatiaux ou urbains ? Que montrent-ils des rapports que l'on entretient avec le monde ? Que disent-ils de ce qu'est selon eux la "vraie" vie des communautés contemporaines ? Qu'il s'agisse de *gated communities*, d'espaces de vie sécurisés, de mini cités utopiques, ou encore d'habitats clos fictifs, ces motifs multipliés dans le monde entier dépeignent une société inquiète et fragile qui se tranche, se confine, et tente de se protéger des situations anxiogènes. Aseptisées et organisées, depuis les années 1950, quelques villes et lotissements privés (historiquement) américains tentent de se mettre à l'écart d'un monde devenu trop barbare. La reproduction de la ville en miniature et par extension l'imitation des vies idéalisées comme on en voit dans les fictions, sont désormais la nouvelle réalité artificielle de colons en quête de sécurité, de quiétude et d'ordre. La représentation de ces motifs dans la culture visuelle et plus particulièrement dans les fictions télévisuelles rend compte des problèmes démocratiques, discriminatoires et liberticides posés par de tels modèles. Les espaces factices des *gated communities* nous mentent, reste à savoir quels sont les effets de ces représentations, issues d'une société qui promeut une réalité alternative mais artificielle de la vie en communauté.

Sophie Suma, Docteure en Arts visuels et architecture est enseignante chercheuse en Études visuelles, urbaines, architecturales et de design à École d'architecture de l'INSA Strasbourg et à la Faculté des Arts - Université de Strasbourg. Elle est chercheuse associée à l'ACCRA UR 3402 et à l'AMUP UR 7309. Ses recherches visent à interroger les problèmes de représentations mettant en jeu l'architecture, le design et les espaces urbains dans les médias TV, les fictions et la culture de masse (XXe-XXIe siècles). Elle co-coordonne le Groupe de recherche Culture visuelle et le séminaire du même nom depuis 2018 (ACCRA UR 3402 / Faculté des Arts de l'Université de Strasbourg). Elle est également responsable du séminaire *Essai visuel* (2018-2021) à l'INSA Strasbourg. Elle est l'auteure de *Designathon. L'architecture participative à la télévision* (L'Harmattan, 2021).

Bibliographie indicative

- Bardini, Thierry, « Entre archéologie et écologie. Une perspective sur la théorie médiatique », *Multitudes*, vol. 62, n°1, 2016, p. 159-168.
- Benveniste, Émile, « Genèse du terme “Scientifique” », in *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, (1969) 1974, p. 247-253.
- Engel, Pascal et Rorty, Richard, *À quoi bon la vérité ?*, Paris, Grasset, 2005.
- Calba, Sarah et Birgé, Robin, « L'art d'avoir toujours raison... de vouloir en discuter », *Études de communication*, n°53, 2019, p. 33-48.
- Cervera-Marzal, Manuel, *Post-vérité: Pourquoi il faut s'en réjouir*, Lormont, Bord de l'eau, 2019.
- Chollet, Mona, *La Tyrannie de la réalité*, Paris, Calmann-Lévy, 2004.
- Chomsky, Noam, *Medias Control: The Spectacular Achievement of Propaganda*, New York, Seven Stories Press, 2002 [1991].
- Citton, Yves, *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Amsterdam, Paris, 2010.
- Citton, Yves, *Médiarchie*, Paris, Éditions du Seuil, 2017.
- Collectif, « Fake news, mensonges & vérités », *Monde commun*, vol. 2, n°1, 2019, p. 6-7.
- Daignes, Geoffroy, « Pour en finir avec les fake news », *Le Débat*, vol. 204, n°2, 2019, p. 110-116.
- Foucart, Stéphane et Stéphane Horel, « L'information scientifique sous tutelle d'une agence de communication ? », *le Monde*, 22/09/2020.
- Goussot, Michel, « La longue histoire des fake news aux États-Unis », *Raison présente*, vol. 208, n°4, 2018, p. 7-17.
- Gunthert, André, « Opération Lune (ou à quoi servent les fake news) ». *L'image sociale* (blog). 2 mai 2018. <https://imagesociale.fr/6099>.
- Gunthert, André, « Comment lisons-nous les images ? Les imageries narratives ». In Gil Bartholeyens (dir.), *Politiques Visuelles*. Dijon: Les Presses du Réel, 2005, p.195-210.
- Jost, François, *De quoi les séries américaines sont-elles le symptôme ?* CNRS, Paris, 2011.
- Jost, François, *Comprendre la télévision et ses programmes*, Paris, Armand Colin, 2017 [2009].
- Jost, François, *L'empire du Loft*, Paris, La Dispute/Snédit, 2002.
- Latour, Bruno, *La Science en action*, Paris, La Découverte, 1987.
- Latour, Bruno, « Vous avez dit “scientifique” ? », in *Chroniques d'un amateur de sciences*, Paris, Presses de l'école des Mines, 2006, p. 15-17.
- Latour, Bruno, *Sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris, La Découverte, 2009.
- Le Caisne, Léonore, Stefan Le Courant et Martin Lamotte, *Fake news, mensonges et vérités*, Paris, Presses Universitaires de France, 2019.
- Lordon, Frédéric, « Les affects de la politique », France Culture. *Les Nouveaux chemins de la connaissance*, 2016.
- Macé, Éric, *Les imaginaires médiatiques. Une sociologie postcritique des médias*, Amsterdam, Paris, 2006.
- Mersch, Dieter, *Théorie des médias - une introduction*, trad. Stephanie Baumann, Farah, Philippe et Emmanuel Alloa, Paris, Les Presses du Réel, (2016) 2018.

- Salmon, Christian, *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, La Découverte, 2007.
- Salmon, Christian, *L'ère du Clash*, Paris, Fayard, 2019.
- Schaeffer, Jean-Marie, *Pourquoi la fiction ?*, Seuil, Paris, 1999.
- Isabelle Stengers, *Cosmopolitiques*, Paris, La Découverte, 2003 [1997].
- Vanbremeersch, Nicolas, « De quoi les fake news sont-elles le nom ? », *Le Débat*, vol. 200, n°3, 2018, p. 15-22.